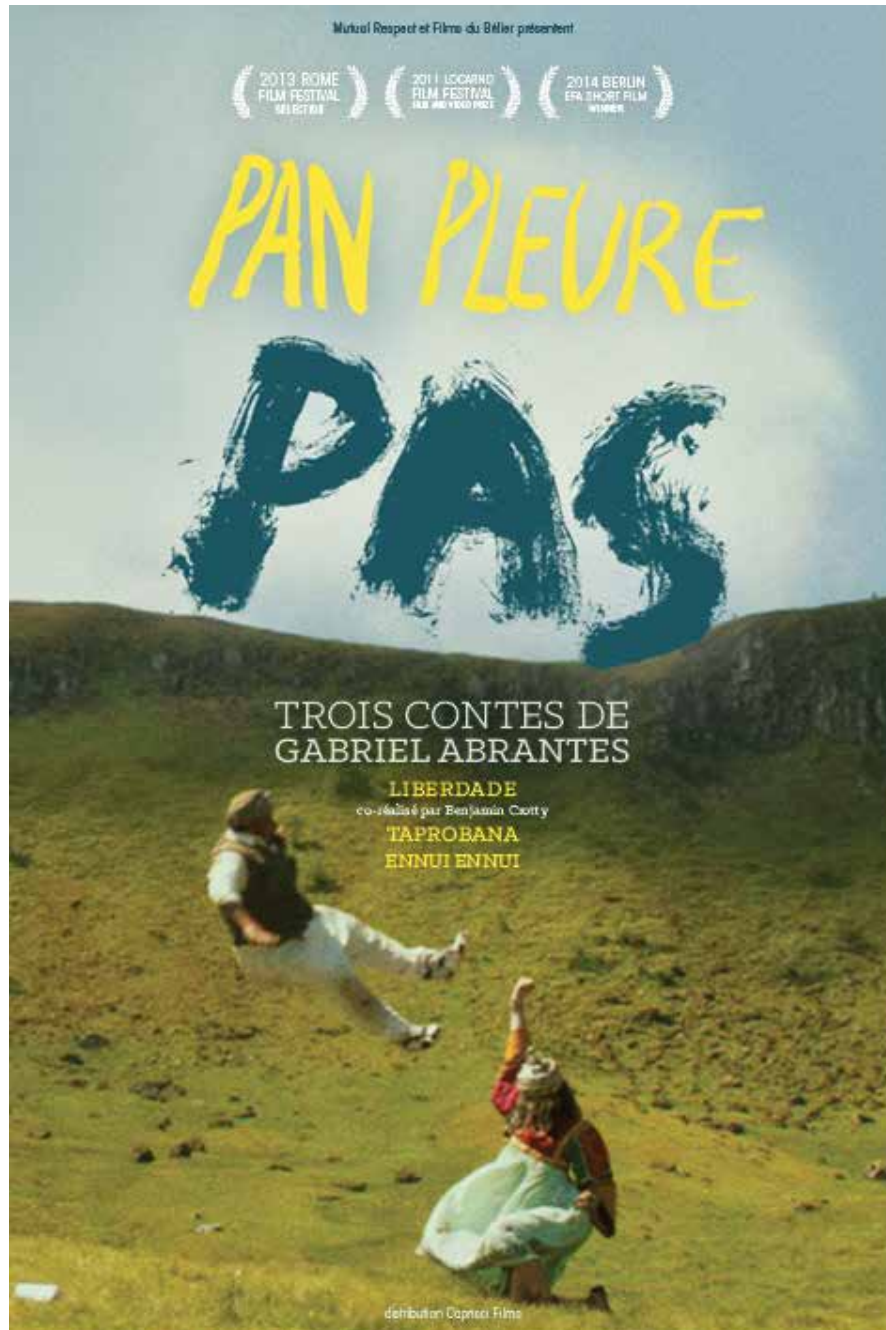


PAN PLEURE PAS



REVUE DE PRESSE

SOMMAIRE

PRESSE NATIONALE

P. 3 - 15

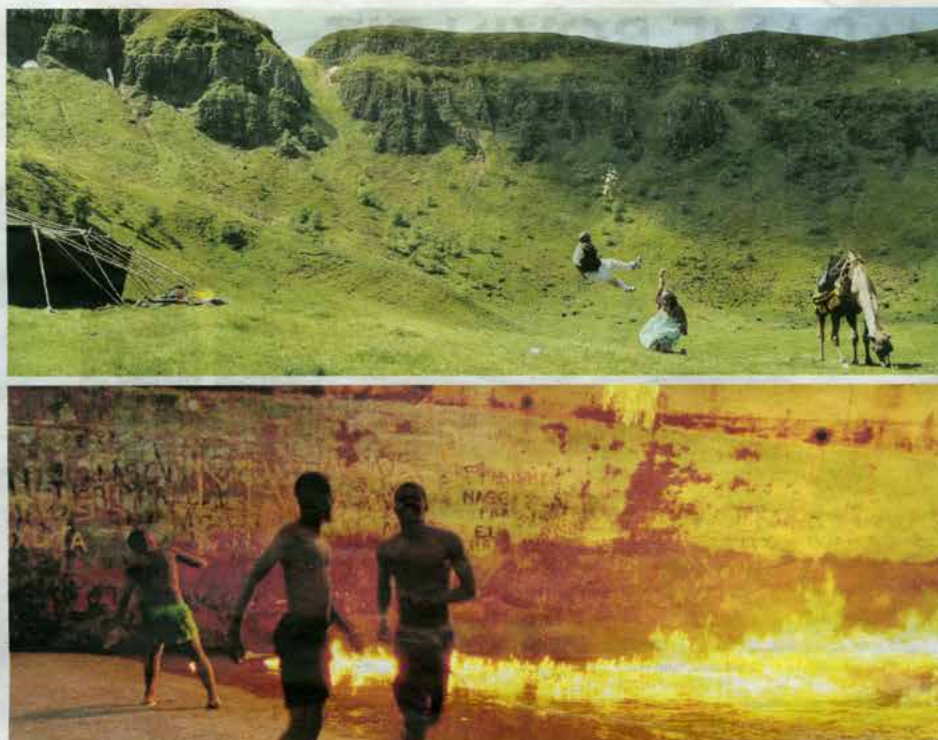
RADIO

France Inter, «Ouvert la nuit», Baptiste ETCHEGARAY, mardi 10 juin 2014

INTERNET

P. 16 -20

VI  CINÉMA À L'AFFICHE



Deux des trois contes de *Pan pleure pas* : «Ennui ennui» en Afghanistan et «Liberdade» en Angola. SEBASTIEN DE FONSECA ET CAPRICCI FILMS

GABRIEL ABRANTES, ZOBS TROTTEUR

HÉLICOS «Pan pleure pas», révélation d'un héritier pop de Pasolini.

PAN PLEURE PAS
de GABRIEL ABRANTES
avec Edith Scob, Laetitia Dosch... 1h14.

En Angola, aujourd'hui, un jeune homme qui entretient une romance flaccide avec une beauté chinoise se retrouve avec la police à ses trousses, tous hélicoptères et voitures dehors, pour avoir braqué une épière afin de lui extorquer du Viagra. En Inde, au XVI^e siècle, le poète Camões passe son exil à Goa à consumer des passions scato sous opium qui irriguent les flots de vers composés sur la pente de sa lubricité. Dans les zones tribales afghanes, une émissaire humanitaire simule un viol par le fils emporté d'un seigneur de guerre local, sous l'œil d'un drone avec lequel le président Obama nourrit une liaison amoureuse. Ces tonitruantes situations composent le triptyque *Pan pleure pas*, première vraie incursion dans les salles commerciales du cinéma d'un jeune virtuose luso-américain habitué des places fortes festivières Gabriel Abrantes, manière de rejeton du Pasolini de «La Trilogie de la vie» et du Harmony Korine de *Spring Breakers*.

Sardonique. Trois courts métrages suturés ensemble, qui nous sont présentés comme trois contes, mais sans doute faudrait-il dire plutôt trois farces, tant les récits pop et conceptuels se nourrissent d'une absur-

dité, d'une drôlerie carnassière pour décrire les stratégies individuelles qui président aux destinées collectives dans un espace psychogéographique postcolonial et mondialisé. Toujours de truculentes histoires d'appétits et (im)puissances colorées d'une facétie sardonique, où il est souvent question aussi, obscurément ou pas, de transmission et de transferts de culpabilité. Né aux États-Unis en 1984 de parents portugais, qui travailleront pour la Banque mondiale – «soit les méchants», assénait-il –, Abrantes n'a pas 30 ans aujourd'hui, mais il a déjà tourné, en six ans et en Angola, au Brésil, au Portugal ou au Sri Lanka, une douzaine de films plus ou moins courts et dépareillés (parfois en coréalisation, notamment avec ses comparses américains Daniel Schmidt et Benjamin Crotty, «pour se détacher de la figure de l'auteur solitaire, génial, mâle et blanc, à la voix et au style univoques»). Si bien que se sera constituée en six ans à peine une œuvre convulsive, aux formes et contours fluctuants, à laquelle on consacre déjà des rétrospectives et qui l'aura fait connaître en quelques films à peine comme un talent monstre, à la prolificité et à la vitesse d'exécution hors norme – quatre films réalisés en la seule année 2011, dont celui qui nous semble peut-être son plus beau, *Palácios de Pena*. Abrantes peut ainsi partir trois semaines en repérages en Haïti pour un futur tournage

et en revenir avec la matière d'un (autre) film de vingt splendides minutes, *Zwazo*, écrit et filmé presque seul en quatre jours, sans que l'état d'improvisation incandescente dans lequel il fut conçu ne transpire jamais de ses plans. Ou glisser des images d'hélicoptère dans «Liberdade», pourtant tourné avec un budget misérable, avec une habileté et un goût évidents pour tout ce qui donne lieu à de la production value et fait ainsi scintiller la surface de l'image : «Tous mes projets sont des expérimentations, ils n'ont pas besoin d'être parfaits. Mais plutôt que de faire des films néoréalistes dans la banlieue de Lisbonne sur ma culpabilité postcoloniale, je préfère aller faire parler à des Haïtiens le grec ancien d'Aristophane ou mettre en scène une romance banale dans une favela verticale de Luanda et filmer cela dans un dialogue avec la forme majoritaire, celle d'Hollywood.»

Paradis fiscal gay. Son long métrage, en cours de financement, révasse à comment une banque aurait tenté, sous couvert d'intervention humanitaire, de s'offrir Haïti après le séisme de 2011 et d'en transformer toutes les femmes en hommes pour y créer un paradis fiscal gay. Tournage a priori l'an prochain, après sans doute encore quelques nouvelles excentricités format court – mais nul ne se risquera à postuler combien.

JULIEN GESTER



Pan pleure pas de Gabriel Abrantes

Assortiment de trois films courts d'un jeune cinéaste prometteur et original.

Singulier parcours que celui de Gabriel Abrantes, jeune cinéaste portugais, ayant vécu aux États-Unis et travaillant en France. Son *Pan pleure pas* (qui est en fait un recueil de trois courts métrages) est à l'image de cette identité à échos multiples.

Premier volet, *Liberdade*, tourné en Angola, montre un jeune homme impuissant qui braque une pharmacie pour se procurer du Viagra. Sous ces auspices qui peuvent sembler comiques, le film est surtout un beau portrait documentaire d'une métropole africaine. Changement complet de registre avec *Taprobana*, sorte de conte libertin mettant en scène le poète Camões dans une Inde fantasmée du XVI^e siècle. Erotisme, scatologie, couleurs chatoyantes sont

au programme réjouissant de ce deuxième segment. Et puis le meilleur pour la fin avec *Ennui ennui* (photo), dont le titre est une facétieuse antiphrase. Si les personnages s'ennuient ou connaissent des ennuis, le spectateur se gondole d'un bout à l'autre.

Tenez, rien que le pitch : en Afghanistan, une représentante de Bibliothèques sans frontières veut apporter les bonnes paroles de Flaubert ou Deleuze aux populations locales, mais elle est kidnappée par un taliban contraint par sa mère à dépuceler une jeune vierge. Quelque part entre Luc Moullet et Alain Guiraudie, ce film tordant pilonne autant les absurdités intégristes que les illusions de la bonne conscience occidentale. Ajoutons que l'Afghanistan d'Abrantes est imaginé

quelque part en France, que la bibliothécaire est jouée par Lætitia Dosch (*La Bataille de Solferino*), accompagnée de la toujours rayonnante Edith Scob et par une Esther Garrel parfaite en sœur de talib (voir p. 106).

En trois films courts, Gabriel Abrantes montre donc qu'il ose tout, sait tout faire, maîtrise tous les genres, tous les styles, avec une totale liberté de ton : fiction élégiaque et documentée à la Miguel Gomes, rêverie orientaliste en costumes, farce géopolitique désopilante, le tout Rohmer's style, c'est-à-dire avec une économie de moyens dont il tire le meilleur parti possible. Maintenant, on attend le long qui réunirait tous ces ingrédients dans ce qu'on fantasme déjà comme une ode délirante à l'imaginaire et à la liberté. **Serge Kaganski**

Abrantes sait tout faire, maîtrise tous les genres, tous les styles, avec une totale liberté de ton

Pan pleure pas de Gabriel Abrantes, avec Edith Scob, Lætitia Dosch, Omid Rawendah (Fr., 2014, 1 h 14)

Esther Garrel, Edith Scob et Lætitia Dosch

par Renaud Monfourny



Actrices dans *Ennui ennui*, l'un des trois courts métrages qui composent *Pan pleure pas* de Gabriel Abrantes. Lire la critique p. 66.

20 l'Humanité Mercredi 11 juin 2014

Culture & Savoirs

CINÉMA

Trois histoires délirantes pour composer un essai poétique

Changeant d'époque et de civilisation à chaque tentative, le jeune Gabriel Abrantes s'inscrit parmi les poètes de l'audace, à l'image d'un Apichatpong Weerasethakul.

PAN PLEURE PAS,
de Gabriel Abrantes.
France, 1 h 14.

Parmi les sorties de la semaine, voici qu'arrive sur nos écrans l'exceptionnel *Pan pleure pas*, de Gabriel Abrantes. Exceptionnel est bien le terme qui convient, ne serait-ce qu'étymologiquement. D'abord le film n'est pas un long métrage, même s'il en respecte, quoique au niveau des apparences, la durée. Il s'agit en fait plus exactement de l'apposition de trois courts métrages, même si l'on reconnaît volontiers que, hormis le cas du film à sketches qui connut son heure de gloire dans les années 1950 et 1960 alors que l'économie du cinéma en facilitait la prolifération, les films à épisodes comme *le Plaisir*, de Max Ophüls, construit sur trois nouvelles de Guy de Maupassant, ne sont pas légion, c'est le moins qu'on puisse dire. Quant à Gabriel Abrantes, même s'il est qualifié dans sa biographie de réalisateur, de scénariste et d'acteur, il est surtout connu, quand il l'est, pour être lié à la société de production A Mutual Respect Production, société fondée en 2010 à Lisbonne, à qui l'on doit le film *Taprobana*, nom qui désigne l'île de Ceylan dans les textes grecs de l'Antiquité, court métrage de Gabriel Abrantes qui eut sa première mondiale en compétition court métrage en février dernier à Berlin, où le film emporta une nomination du jury pour le prix européen du film dans la catégorie court métrage, ce qui pourrait mettre à soi seul son auteur sur la liste des cinéastes à suivre. Ce d'autant plus que *Taprobana* fait

partie des trois courts métrages qui composent *Pan pleure pas*; on verra aussi qu'au nom du principe de fidélité, les mêmes noms reviennent. Outre celui du réalisateur, né en 1984 et formé à l'École nationale des beaux-arts au Fresnois, prélude à des travaux comme *A history of Mutual Respect*, léopard d'or en court métrage à Locarno en 2010. Citons aussi dans la bande l'actrice Jani Zhao, Portugaise issue d'une famille chinoise, née en 1992, ou l'acteur et producteur Natxo Checa, à qui l'on doit le

pavillon du Portugal à la 53^e Biennale de Venise. Tous ceux-là, parmi d'autres, filment comme larrons en foire, au point qu'on se demande pourquoi on a ignoré leur travail si longtemps. Quant aux trois histoires ici en jeu, il s'agit des variations de l'auteur traitant des rapports de forces politiques, économiques, culturels, sexuels et sentimentaux entre le Nord et le Sud. C'est ainsi

que, dans la première histoire, *Liberdade*, un jeune homme souffrant d'impuissance sexuelle, décide de braquer une pharmacie pour obtenir du Viagra, ce à quoi il parviendra sans peine. *Taprobana* nous renvoie au XVI^e siècle, du temps de Camões, l'auteur des *Lusiades*, soit le plus grand écrivain de langue portugaise au point que la couronne espagnole renonça à imposer l'espagnol à l'occasion. Voici Camões batifolant sous opium dans la jungle indienne. Quant à *Ennui*, *ennui*, il raconte l'histoire de la représentante de Bibliothèque sans frontières en Afghanistan, la jeune Cléo (rôle de la mère tenu par la toujours admirable Édith Scob), contrainte à violer une jeune vierge à la demande d'un seigneur de la guerre. ●

JEAN ROY

2011
AVEC SON UNIQUE LONG
MÉTRAGE, PALACIOS
DE PENNA, GABRIEL
ABRANTES A ÉTÉ PRIMÉ
AU ANN HARBOUR FILM
FESTIVAL ET AU CHICAGO
UNDERGROUND
FESTIVAL.

Le Canard enchaîné

Journal satirique paraissant le mercredi

David FONTAINE

11 juin 2014

Pan pleure pas

Trois courts-métrages composent ce programme panique et sensuel du jeune cinéaste américain inspiré et follement libre Gabriel Abrantes, qui marche sur les brisées de Topor ou d'Arrabal et pratique la satire politique explosive.

« *Le grand Pan est mort* », disait Plutarque. Manifestement pas : ici, le poète épique lusitanien Camões court après des nymphes enjouées. Un jeune Angolais braque une pharmacie pour se procurer du Viagra avant de rejoindre son amante chinoise. Et un Afghan empoté doit violer une jeune Française au parler cru, avant de dégommer un drone Predator d'un coup de porcelet ! A noter, les performances étonnantes des trop rares Edith Scob et Laetitia Dosch.

Bref, la mondialisation sera panique ou ne sera pas ! – **D. F.**

vees
coup,
étein
faire
per
tasm
Répu
d'un
core u
de co
de la
qu'il
consig
C'es
livre
Gram
songe
celui
dres.
d'un E
attent
bien p
polar,
missai

FAUT
ATTENT



Il y a néanmoins une constante dans ces films, c'est que tous sont traversés par des enjeux d'ordre sexuel : le poète de l'apérobar qui disserte pendant uneellation, le garçon de *Liberté* qui brague une pharmacie pour du Viagra, le taliban d'Ennuï ennuï qui doit violer une princesse pour devenir seigneur de guerre... Le sexe est toujours un détonateur pour le récit.

de ses régularitéments innés pour l'utilisation du sexe dans l'art, et en particulier au cinéma où il y a une sorte de valeur ajoutée pour faire renaître des sens dans la salle. C'est généralement un simple outil pour servir la commercialisation de la culture. J'ai été très influencé par la lecture de *L'ère du ciel* de la grande Thomas Pynchon. C'est l'histoire d'un détective du mouvement qui, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, essaie de prévoir la chute de missiles V2 sur Londres. Il étale une grande carte de la ville et commence à noter les positionnements et les dates de chaque bombardement, en attendant d'échafauder une logique à partir de ces catégorisations compliquées à l'écrit.

en parallèle, on suit une autre narration, dans laquelle un soldat américain multiple les bombes qu'il lance sur le Japon. On se situe donc au bon 2^e à chaque fois que ce soldat fait "amorçer dans un endroit, une bombe y tombe et vingt quatre heures après. Si bien que le descriptif commence à nous suivre le soldat américain et ses aventures sexuelles. On ne s'aperçoit évidemment jamais sa cette connexion (telle tangible au pas, si le gouvernement américain avait implanté un tracking ship sur le soldat pour orienter les bombes, ou si c'était juste le hasard de la vie. Reste que

cette correspondance, cette interaction entre les pulsions de désir et des enjeux guerriers ou politiques, a toujours fait sens pour moi. Le raisonnement qui a fait de la plupart des grandes transformations morales ou idéologiques sur un véritable, motivées par des intérêts personnels ou privés, et à la base de tous mes romans, il y a cette idée d'établir une connexion entre le désir et les choix surprenants politiques qui sont faits au jour de leur.

« Ce qui m'a fait choisir le cinéma : le fait que ce soit un art de masse, un base art, et non un art d'élite. »

Oui, leur relation au rire évin, plus distante. Probablement parce qu'ils étaient destinés à une audience plus spécifique, plus cénéple, ou cultivée - et donc plus limitée. Sauf qu'en même ils toujours été intrigués par le cinéma populaire, par les films de genre, d'abord, mais surtout par la comédie. C'est ce qui m'a fait choisir le cinéma, alors que mon parcours m'orientait plutôt vers l'art contemporain. Je dirai que ce soit un art de masse, un bon art, et non un art d'élite. Son potentiel politique rest beaucoup plus grand que, disons, celui d'une exposition.

Cette dimension politique doit-elle passer, comme le suggèrent vos films, par une forme de provocation ?

Disons que c'est une pente qu'Annexa emmène à particulièrement suivre, en visant une forme d'obscénité. En ce moment, le regard beaucoup de films pour enfants, les films Disney ou Pixar, a déjà de diminuer s'il est vraiment nécessaire d'en passer par l'obscène pour provoquer le rire.



CHRONIQUE

beaucoup utilisé l'arrow pour y reconstituer la guerre du Vietnam. Je reste fasciné par cette capacité de tricher, ce mensonge propre à Hollywood. Pour *Ennui ensuit*, j'ai choisi de reconstituer l'Afghanistan dans les paysages volcaniques d'Auvergne et du Limousin.

Et, jusqu'à ce film, vous privilégiez le 16 mm... La pellicule est une contrainte que je n'aais très rarement imposée. C'était une manière de conjurer la situation, attirance pour une certaine infantilité punk ou situationniste : le chaos du déroulement, le jeu de l'absurde, de l'informe. Je disposais de peu de moyens, j'étais jeune, j'étais amoureux, j'étais des bobines, du fait de budgets exiguement réduits, et ne pouvais donc me permettre de filmer n'importe quoi n'importe comment. La pellicule exige une attention qui les reléguait à la mesure des directions trop borboryliantes.

En revanche, *Environn'et* a été tourné en numérique, et semble avoir bénéficié d'une production plus « traditionnelle ». *Parabana* et *Environn'et* ont vraiment deux modèles de production très différents. Le premier est très proche de nos anciens projets (très peu budgétés, très petits budgets), tandis que l'autre est en effet tout-à-fait plus traditionnellement financé, et a recours professionnels, séparés des tâches. Cela m'a permis de réaliser ce manuscrit prochain projet, qui sera un long métrage, devra trouver un juste milieu entre ces deux méthodes classiques et une autre plus expérimentale.

C'est d'autant plus nouveau dans votre filmographie que vous avez toujours tourné beaucoup et très vite. Cette vitesse d'exécution est-elle nécessaire à vos projets ?

STG BILIGNVO

JOHN J. HARRIS
JAMES J. HARRIS

1949, l'école pleure gas, la fille d'Obama est, et d'ore et
n pour ne crue d'ulo exa re, un gatin poite
colu gars r: hove dans, un par-gate ne l'indly exquiere.

ne s'empêche d'être rapide et efficace comme
un film de guerre. La dureté du cabinet
chancelier, en tant qu'il est des quelques socialistes
ou socialistes, était, en fait, la preuve de la
solidité de la collaboration se poursuivre dans la
direction que lui, se pose l'essentiel d'un petit article
et finalement finit. *en un petit article*

L'air tourné l'air en emment en seulement quatre ours, de façon archaïque, en houlant auant 50 plans par jour. En réalité c'est en auant que le film a la demande pas de travail, mais moins pour des raisons logistiques que parce que c'était la première fois que le film français s'écroulait sur les ressorts comiques. La logique du gag demande d'attirer l'attention et de préciser, c'est quelque chose que ne peut pas vraiment improviser.

De fait, Entr'ouverté assume pleinement une pente burlesque qui était plus diffuse jusqu'ici : vos précédents films avaient une nature plus ironique...

« Je reste fasciné par cette capacité de tricher, ce mensonge propre à Hollywood. »

C'est d'autant plus nouveau dans votre filmographie que vous avez toujours tourné beaucoup et très vite. Cette vitesse d'exécution est-elle nécessaire à vos projets ?

Pan pleure pas



► Réuni sous l'appellation «Trois contes» de Gabriel Abrantes, ce programme de courts d'un jeune cinéaste américano-portugais impose un auteur qui parvient à manier archaïsme pasolinien et fantastique buñuélien avec une intelligence poétique qui déleste son travail de pesanteur cinéphile. On traverse ici les siècles, les cultures, les traditions, les genres avec humour et fantaisie. Le dernier conte baptisé *Ennui ennui* est un bijou drolatique qui porte mal son nom. Abrantes est à découvrir de toute urgence. ■

T.B.

De Gabriel Abrantes • Avec Édith Scob, Laetitia Dosch... • 1 h 15 • 11 juin

PREMIERE

Eric VERNAY
11 juin 2014



Wilson Teixeira et Betty Meixue.

PAN PLEURE PAS

de Gabriel Abrantes



FRA-POR-ANG. 1 H 25. AVEC WILSON TEIXEIRA, NATXO CHECA, EDITH SCOB... DISTRIBUTION CAPRICCI FILMS.

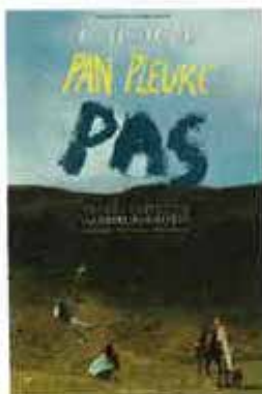
Libido débridée, poésie absurde et métissage : voilà la sainte trinité de cette anthologie de trois courts métrages de Gabriel Abrantes. Chez ce jeune cinéaste marqué par Pasolini, on braque des commerces pour se procurer du Viagra, les singes philosophent et les drones d'Obama font des crises d'adolescence. La frontière entre sublime (immeubles désossés en Angola) et trivial (scatophilie) s'estompe dans un grand télescopage de références pop, de saillies satirico-burlesques et de mythes anciens revisités avec une liberté de ton souvent jubilatoire. ÉRIC VERNAY

Trois contes

Pan pleure pas regroupe deux courts et un moyen-métrage du jeune cinéaste Gabriel Abrantes. Trois histoires libres et burlesques, empreintes d'une libido torride, se jouant des tabous sexuels et sentimentaux, des codes politiques et culturels. La première, *Liberdade*, se situe en Angôla. Elle suit la course folle d'un jeune homme souffrant d'impuissance sexuelle. Avec sa fougue et son flingue, il braque une pharmacie pour obtenir du Viagra. Une sensualité naturelle se dégage des visages et des décors d'un néoréalisme contemporain. *Taprobana* se déroule dans la jungle indienne du XVI^e siècle et décrit un épisode de la vie de Luís de Camões, le grand poète portugais. Il mène une existence de débauche sous opium, tout en essayant d'échapper aux autorités portugaises.

Chez Abrantes, les budgets limités développent la créativité : c'est en Auvergne et dans le Limousin qu'il choisit de recréer l'Afghanistan pour la troisième histoire, *Ennui ennui*. Un conte guerrier et ubuesque où Sade et Bataille côtoient un cochon nommé Madame Bovarie. Édith Scob donne le ton de cette comédie grivoise, acerbe et hallucinée, lorsqu'elle lance à sa fille : « Tu es tellement bourgeoise quand tu as tes règles ! » Utilisant des artifices créatifs grandiloquents,

Abrantes crée un univers iconoclaste, foisonnant et salutaire. Grégoire PEDRON



Pan pleure pas,
trois contes de Gabriel Abrantes.
Sortie le 11 juin.

Pan Pleure Pas : «Une oeuvre hybride et débridée»



A 30 ans à peine, Gabriel Abrantes, est l'auteur d'une œuvre hybride et débridée faite de vidéos et de courts-métrages tournés aux quatre coins de la planète et tournant en retour dans les expositions et festivals du monde entier. Trois d'entre eux sortent aujourd'hui en salles dans lesquels la circulation du désir entre les corps, la représentation frontale et ludique de la sexualité, sont le support d'une critique du colonialisme, ou du néocolonialisme. Belle idée, que ne travaille pas suffisamment la mise en scène.





PAN PLEURE PAS

Dans ses trois courts métrages réunis sous le titre *Pan pleure pas*, le cinéaste portugais Gabriel Abrantes habille ses questionnements sur la situation postcoloniale d'une loufoquerie teintée de mélancolie. Une belle découverte.

PAR QUENTIN GROSSET

Cinéaste prolifique (déjà treize courts métrages à son actif), Gabriel Abrantes s'interroge sur le monde contemporain avec un humour oscillant entre farce potache et rire angoissé. « *Mes parents travaillent dans la finance internationale. Ils sont passés du maoïsme des années 1970 à un postcapitalisme agressif. Ce sont des opposés assez intenses. Tous mes films tournent autour de l'idée que la morale est une surface que nous utilisons pour cacher nos vrais désirs.* » Dans *Liberdade*, un jeune Angolais, n'arrivant pas à faire l'amour à sa fiancée chinoise, braque une pharmacie pour se procurer du Viagra. *Trapobana* suit Camoes, écrivain colonial du XVI^e siècle, dans ses délires sexuels aux Indes. *Ennui Ennui* dépeint les ébats fougueux d'un taliban avec la fille de l'ambassadrice de France en Afghanistan. Sous des airs de farces, les trois

courts métrages empruntent des esthétiques opposées (le réalisme rêveur de *Liberdade* contre le cartoonnesque bouffon d'*Ennui ennui*). Si le premier de ces films a été tourné en Angola et le second au Sri Lanka, le dernier a lui été conçu en France, au fin fond du Limousin. « *J'ai une fascination ambiguë pour les pays reconstruits en studios. Recréer une autre culture de toute pièce peut être offensif.* » Questionnant son propre regard, Abrantes se met d'ailleurs en scène en tant que comédien dans *Trapobana* : « *Une façon de souligner que les artistes européens qui réfléchissent à la condition postcoloniale, moi y compris, ont tendance à épouser la structure de ce qu'ils critiquent.* » ●

de Gabriel Abrantes
avec Édith Scob, Lætitia Dosch...
Distribution : Capricci Films
Durée : 1h14
Sortie le 11 juin

Bref

Christophe CHAUVIELLE
juin 2014

BREF111-ÉCHOS_5-9 11/04/14 13:48 Page9

/ en salles /

TROIS FILMS COURTS DE GABRIEL ABRANTES

Distributeur pointu, Capricci poursuit sa démarche de mise en lumière de la nouvelle génération de cinéastes portugais à travers *Pan pleure pas*, un programme – cohérent – de trois courts métrages de Gabriel Abrantes, l'un de ses chefs de file, né en Caroline du Nord et passé par les Beaux-Arts de Paris et Le Fresnoy.

Le plus connu des trois courts réunis, *Ennui ennui*, a valu à Laetitia Dosch une mention spéciale du jury pour son interprétation au dernier Festival de Clermont-Ferrand. Il clôt ce (faux) triptyque délibérément placé sous le signe du conte. En ouverture, *Liberdade* en est un de la mondialisation, s'intéressant en filigrane à la présence chinoise en Afrique – d'ailleurs évoquée par Wang Bing dans ce numéro, voir *supra* page 14 –, sous l'apparence trompeuse d'un polar prenant vite une forme de romance ; *Liberdade* se livre à un braquage, mais pas pour ce que l'on croit et, au milieu des immeubles délabrés de Luanda, en Angola, (ex-colonie lusitanienne), ce n'est pas dans un réquisitoire sur la pauvreté du Sud exploité que l'on plonge, sinon de façon métaphorique. Le jeune homme ne parvient pas à honorer physiquement sa petite amie chinoise et la scène finale montrant le couple échoué sur la plage comme, parmi les baigneurs, ces carcasses de navires pétroliers rouillés, est d'une beauté inouïe.

Le héros de *Taprobana* n'a pas les problèmes de *Liberdade* : exilé à Goa, le grand poète portugais du XVI^e siècle, Camões, multiplie, dans les vapeurs d'opium, les jeux sexuels les plus audacieux avec sa maîtresse asiatique. Ce libertin fait bien de jouir de la chair dans ce monde : l'au-delà se révélera pour lui nettement moins agréable ! Pas loin du cinéma de Ferreri, ce conte en costumes a un appétit rabelaisien que la fable contemporaine *Ennui ennui* perpétue, dans l'Afghanistan d'aujourd'hui. Il n'est pas question de guerre, mais à la fois d'action humanitaire et d'affaires douteuses, dans un joyeux capharnaüm montagnard, où les actions se croisent tant qu'il est difficile d'en isoler un fil narratif. Le burlesque l'emporte sur la mélancolie des deux films précédents et permet au turbulent cinéaste de poser son regard acéré sur le monde contemporain, renvoyant dos à dos les traditions séculaires ineptes et les paradoxes occidentaux. *Pan pleure pas* ; il en rit même franchement ! cc

Sortie le 11 juin 2014



Ennui ennui, de Gabriel Abrantes.

11 - 21 JUIN

**CÔTÉ
COURT**
EN SEINE-SAINT-DENIS / PANTIN

FAITES-VOUS PLAISIR !

70 SÉANCES EN PRÉSENCE DES RÉALISATEURS

PLUS DE 200 FILMS

2 COMPÉTITIONS :
FICTION & EXPÉRIMENTAL-ESSAI-ART VIDÉO

PANORAMA

ARTISTES À L'HONNEUR

Salma CHEDDADI

Hélène DELPRAT

Boris LEHMAN

Jacques PERCONTE & Enrique RAMIREZ

SOIRÉES PERFORMATIVES & LIVE

Olivier BABINET, Jean-Benoît DUNCKEL (AIR) &
Lou HAYTER

Salma CHEDDADI & Jara KARLSDOTTIR
Rudolf DI STEFANO, François NICOLAS,
Jean-Marie STRAUB & Christian PRIGENT
Frédéric DANOS & Jean-Claude TAKI
SLIP

Christophe PELLET

SOIRÉE PITCHING AVEC PAULINE DEVI

ÉCRAN DES ENFANTS ET PLUS ENCORE...

10 JOURS DE FESTIVAL
POUR 10 EUROS !

Seine Saint-Denis

Paris

Paris France

Est Ensemble

ville de Pantin



Pan pleure pas n'est pas un film mais un programme. Plus précisément, la réunion de trois courts métrages de l'Américano-portugais Gabriel Abrantes. Jeune, stakhanoviste, globe trotter, il étoffe chaque année depuis huit ans une filmographie qui ne semble suivre aucune logique sinon celle d'un art du récit en bourrasque, où les genres se mélangent, où les chromos se chiffonnent comme des boules de papier, et où le rire — c'est heureux — semble s'assumer de plus en plus. Soit, ici, *Liberdade* (co-réalisé avec Benjamin Crotty), *Taprobana*, *Ennui ennui* : trois blockbusters tournés comme des documentaires, composant bout à bout une sorte de serial altermondialiste. D'un film à l'autre, c'est une même incongruité qui se propage en ondulations et crépitements : une romance du tiers-monde démarre en trombe par un braquage pour du Viagra (*Liberdade*) ; un grand poète portugais émigre à Goa, philosophe pendant une fellation, puis échoue dans un purgatoire hollywoodien (*Taprobana*) ; la fille d'Obama est un drone en pleine crise d'adolescence, explosant au milieu du ciel après avoir percuté un marcassin (*Ennui ennui*). Au carrefour des époques, des langues et des cultures, ce bouquet pétaradant est l'occasion de découvrir une manière prodigieuse de faire sourdre l'émotion à la surface de l'absurde. Amplifiant par le rire les grands maux du siècle, le cinéma d'Abrantes s'emploie à échafauder aux quatre coins du globe des petites bulles fictives qui s'apparentent autant à des entreprises de détournement qu'à de sidérantes machines à récit. Sans aucun effet de signature ou de distanciation, le film arty fraternise avec l'actionner, la globalisation se pulvérise dans la poésie, et le spectacle hollywoodien, invoqué au coeur de décors naturels stupéfiants, se déforme au gré des détonations lubriques et loufoques. En braquant ainsi sa caméra sur le cinéma mainstream, nul doute qu'Abrantes cherche surtout à en faire passer les codes au détecteur de mensonge, comme il nous le confirme dans l'entretien qu'il nous a accordé. Pour quelle vérité ? Celle d'un monde contemporain où la libido ne s'avère plus, au fond, que le revers intime d'une panique généralisée.



«Pan pleure pas» est un programme de trois courts métrages du jeune réalisateur portugais Gabriel Abrantes. Présentée comme trois contes, cette collection très éclectique brasse des époques et des continents plus ou moins fabulés (l'Angola, l'Afghanistan et l'île de Ceylan/ Taprobane). Abrantes y aborde de grandes questions contemporaines (le post-colonialisme, la mondialisation, l'intégrisme...) mais de manière détournée, dans des farces ironiques et bouffonnes qui empruntent les formes du cinéma populaire. Formé aux beaux-arts et au studio du Fresnoy, le cinéaste joue librement des genres et des références, avec une prédilection pour la comédie scabreuse aux accents surréalistes. Un drôle de mélange qui déborde de sexualité et dont on peut goûter les excès ou la fantaisie, en attendant une confirmation prochaine par un premier long-métrage.

«Taprobana», le court-métrage central de facture historique, est en apparence le plus «conventionnel» du tryptique, mais aussi le plus paillard. Il relate l'exil en Inde de l'écrivain portugais Camoes. L'auteur des «Lusiades», pourchassé pour ses mauvaises mœurs et la liberté de ses

écrits, se cache sur l'île de Taprobane. Il y mène une vie d'oisiveté et de débauche en compagnie de sa muse (opiomane, scatophilie...), jusqu'à ce que les autorités portugaises ne viennent l'arrêter. La référence à Pasolini et à la Trilogie de la vie y est explicite, que ce soit dans la «trivialité» des actes sexuels montrés à l'écran, ou dans la figuration d'un enfer de pacotille, outrancier et comique. Cette fantaisie historique est précédée par «Libertade», une romance adolescente dévoyée, située dans un Angola contemporain. Le volet final, le court-métrage «Ennui Ennui», est un point d'orgue comique dans lequel se télescopent le président Obama, une diplomate française, et quelques afghans pittoresques.

«Libertade», coréalisé par Benjamin Crotty, est une sorte de Roméo et Juliette métissé au ton et à l'ironie insaisissables. Le film est façonné par les codes du cinéma américain contemporain (travelling, steadycam, vue aérienne...), et accompagné d'une musique tapageuse, en phase avec la jeunesse des protagonistes.

Pour des causes inexpliquées, cette romance de fin d'adolescence, entre Libertade et Betty, le jeune angolais et son amie chinoise, tourne court car le garçon est mystérieusement frappé d'impuissance. La critique géopolitique est sous-jacente : à travers cette mésaventure, c'est la vampirisation de l'Angola par la Chine qui est imagée en pointillé, comme un retour de bâton surréaliste sur deux innocents. Le filmage maniéré, proche du clip et de la carte postale pour pays développés, est subtilement moqueur. Les stigmates du pays – surentassement populaire, immeubles calcinés, montagnes d'ordures, épaves pétrolières – deviennent un décor quasi anodin, des ruines d'une vitalité presque festive.

Le débit du film est un pied de nez : on y voit Libertade commettre un braquage, mais la piste du thriller retombe vite. Après une course-poursuite spectaculaire qui se conclut sur la terrasse désossée d'un immeuble-taudis, Libertade est mis en joug par les policiers. Il enserre Betty l'arme à la main, et la rassure par une formule convenue, un «tout va bien se passer», manifestement erroné. Le flash-back qui suit, nous fait remonter vers l'origine, forcément incongrue, du délit.

«Ennui Ennui» décuple les détours imprévisibles de «Libertade» mais son récit est moins ambigu. Le jeu se fait plus outrancier et la farce plus manifeste, avec un contenu scabreux qui prolonge les débordements de «Taprobana».

Un jeune afghan, introverti et boulimique, doit violer une jeune fille vierge pour satisfaire la loi des aînés, et devenir à son tour un seigneur de guerre. Il tente de kidnapper la fille d'un nomade marchand d'armes (Esther Garrel), quand surviennent une diplomate française (Edith Scob) et sa fille (Laetitia Dosch), un garçon manqué bénévole chez «bibliothèques sans frontières». Un échange de vêtement entre les jeunes filles va suffire au quiproquo et c'est la fille de l'ambassadrice qui sera enlevée. En parallèle, depuis la maison blanche, le président Obama commande à son «bébé» technologique, un petit drone à voix féminine (vodocodée façon r'n'b),

d'aller surveiller le pays. Cet écheveau improbable va se conclure de manière inénarrable, dans un pantomime de viol et un orgasme bien réel, à grands coups de lance-roquettes. En fin de course, la parodie politique se dissout dans un comique absurde et ravageur. «Ennui Ennui» est le récit le plus ambitieux et inventif du programme, et se rapproche ouvertement du sketch. C'est une sorte de cadavre exquis, anarchique et burlesque, qui mène le spectateur aux cimes d'un pic de mauvais goût, à l'image du sandwich contrefait - corne de gazelle / banane - qui est consommé dans le film.

Il ne fait aucun doute que «Pan pleure pas» fera beaucoup parler de lui pour son invention, ses délires baroques et son intempérance sexuelle. Finalement, quels que soient la gravité des situations, les personnages des trois films sont toujours subordonnés à une sensualité désordonnée, qui les emporte dans la régression et l'irrationnel. C'est un hypothétique dieu, Pan, qui semble rire du fin fond de leur humanité.

Abrantes risque d'être hâtivement consacré, mais tout autant décrié pour le grand écart qu'il cultive entre le noble et le vulgaire, le savant et le populaire ; fréquemment, il met en balance des grands sujets contemporains, ou historiques, avec des provocations d'un mauvais goût presque potache, et d'une saveur très parodique. Ses excès en appelleront certainement de semblables, dans la réception de ses propres films.

Il faudra voir si le réalisateur saura s'affranchir de cette manière comique et absurde, qui cantonne un peu son travail au rang d'une plaisanterie sophistiquée ; ou bien s'il affinera toujours plus l'étrangeté et la verve grotesque de son cinéma.

En attendant, les films sont là, assez drôles, avec chez ce nouveau cinéaste très fureteur, une aspiration à la recherche tout azimut, particulièrement sensible dans cet ensemble bigarré de courts métrages.





René MARX
11 juin 2014

Le Portugal réserve toujours de belles surprises aux cinéphiles.

Après João César Monteiro, et Manoel de Oliveira, voici Gabriel Abrantes, un cinéaste de trente ans qui présente *Pan Pleure Pas*, un programme de trois courts métrages d'une grande beauté, très drôles et très graves.

D'origine américaine, vivant à Lisbonne, il a étudié à New York, aux Beaux-Arts de Paris, au Studio National des Arts Contemporains de Tourcoing.

Le premier de ces trois films est tourné en Angola et raconte le désespoir d'un jeune habitant de Luanda amoureux d'une belle Chinoise trop riche pour lui.

Le deuxième évoque sur un ton baroque, fantastique, les séjours indiens de Camões, le grand poète portugais, ses amours bizarres et exotiques, ses voyages extrêmes, jusqu'en enfer !

Le troisième se déroule dans un Afghanistan imaginaire (filmé en Scope !) et ose rire des talibans, grâce notamment aux talents des Françaises Edith Scob, Laetitia Dosch et Esther Garrel.

L'utilisation du sexe comme élément fantastique et burlesque, de la farce sanglante pour évoquer la géopolitique, les rappels profonds et désinvoltés des figures de la culture occidentale, du trivial contemporain et de la misère moderne, tout cela fait de cet étrange programme une très belle façon de commencer l'été, en voyant du nouveau sur l'écran, en riant aux inventions étonnantes de ce jeune artiste plasticien, réalisateur, farceur, penseur de la politique et de la liberté.